

Denis Roche  
*Louve basse*  
Coll. Fiction & Cie  
Le Seuil éd., 240 p.

# Abracadavra

par **Bernard Noël**

« Ô toi qui lis, tu entendras le nouveau jeu. » (Dante cité par Denis Roche!). Nouveau, qu'est-ce qui est nouveau ? Le pouvoir en décide, et ceux qui veulent le pouvoir. Entre les deux, et quoi qu'il en paraisse, partie liée toujours. On croit que tout va changer pour peu que les arrivants arrivent, mais les arrivés se ressemblent. On devrait, aujourd'hui, éprouver un certain malaise à se proclamer d'Avant-Garde, car l'avant-garde c'est la double conquête du pouvoir et du marché. On veut avoir raison. On veut détenir la vérité. Les masques changent, l'inquisition reste. La dernière avant-garde s'est abouchée avec l'Université comme l'aliment avec la digestion. Il est vrai que nous sommes dans l'ère de la consommation. Nous voilà donc condamnés à travailler au niveau du ventre. Pourquoi pas ? Mais d'abord : à bas le nouveau, qui n'est que l'appétit du pouvoir...

**Côté face : l'amour**  
**côté pile : la mort**

Par chance, Denis Roche a un dos qui dit : Non. Il nous le montre, ombre massive, vers le bout de son dernier livre, *Louve basse*, juste avant qu'on tourne la page pour lire le procès-verbal de la décomposition de son cadavre. Ainsi placé, ce Non retourne le livre si bien qu'après tant d'autres avec lesquels, depuis toujours, on n'a connu que le face à face, en voici un enfin qui exhibe son postérieur... Il n'y a plus que deux sujets possibles : le côté face, c'est-à-dire l'amour, et le côté pile, c'est-à-dire la mort. Heureusement, on peut pratiquer l'inversion : *Louve basse*, c'est Denis Roche à pile ou/et face.

---

<sup>1</sup> p. 118 : « D'où aussi cette phrase de Dante, *O tu che leggi intenderai un nuovo ludo*, “O toi qui lis, tu entendras un nouveau jeu” ».

De l'ambiguïté, mais pas de malentendu. Au début du livre, un mort photographié de face par Denis Roche dans les catacombes des Capucins, à Palerme<sup>2</sup>. Drôle d'édenté, qui a encore son chapeau mais plus de nez. On dirait qu'il crie à se faire tomber les dents... Plus de lèvres, plus de langue. Qu'importe ! La machine à écrire n'en a pas davantage, et cela ne l'empêche nullement de réclamer sous les doigts de Denis Roche : « Ma langue !, Ma langue !, Ma mort ! » (page 14). Plus tard, page 132, la machine lassée peut-être des caresses monotones de l'écrivain proclame : « La littérature est périmée depuis longtemps et l'écrivain lui-même est un préjugé du passé.<sup>3</sup> » Pauvre écrivain, il voulait le pouvoir, et le voilà nargué par l'instrument même de son pouvoir.

La machine à écrire se porte par devant comme la virilité. Celle de Denis Roche, photographiée par ses soins et publiée sur la couverture de son livre, manifeste là une morphologie tout à fait femelle. On peut en déduire que, pour lui, écrire consiste à se mettre du derrière par devant dans un mouvement de résolution des contraires, qui est d'ailleurs le principe même de la création. Quant au « mécrit », mot inventé pour résumer ce processus, n'est-il pas justement du pile en face ?

Le sous-titre de *Louve basse* précise : « *Ce n'est pas le mot qui fait la guerre c'est la mort.*<sup>4</sup> » Dans une interview<sup>5</sup>, Denis Roche se sous-titre soi-même en déclarant : « Mon occupation préférée ? Faire l'amour en m'interrompant de temps à autre pour écrire. »

---

<sup>2</sup> p. 10. La légende s'en trouve p. 238 « p. 10 : Catacombes des Capucins, galerie des gens du peuple, Palerme. Photo Denis Roche. »

<sup>3</sup> Cette citation est reprise et complétée p. 135 : « LA LITTÉRATURE EST PÉRIMÉE DEPUIS LONGTEMPS ET L'ÉCRIVAIN LUI-MÊME EST UN PRÉJUGÉ DU PASSÉ. / VIVE L'EXCITATION IMMOTIVÉE DE L'UNIVERS ! »

En 1920, Kazimir Malevitch écrit dans *Le Suprématisme, 34 dessins* : « La peinture est périmée depuis longtemps et le peintre lui-même est un préjugé du passé ».

Lors des « États généraux de la Poésie » tenus à Marseille en 1993, Denis Roche précise : « dans *Louve basse*, j'avais jeté quelques énoncés assez précis, au milieu d'un fatras lyrique [...] et j'avais entre autre écrit ceci, et c'était en lettres capitales : « La littérature est périmée depuis longtemps et l'écrivain lui-même est un préjugé du passé. » Au moins, quand j'avais écrit la poésie est inadmissible, il y avait eu quelques réactions. Là rien, personne ne m'a jamais dit qu'il y avait cette phrase-là et que c'était peut-être quelque chose que je pensais etc. Évidemment ça n'est pas exactement à prendre au pied de la lettre mais enfin, j'espérais quand même produire un vague doute non pas sur la pertinence de l'existence de la littérature même, mais enfin au moins un doute. » (in *Table ronde sur : le statut du poète* ; États généraux de la Poésie, CIPM/MM, Marseille, 1993, p. 264-282, 14 juin 1992).

<sup>4</sup> Dans l'entretien avec Bernard Pivot de la série « Ah, vous écrivez », diffusé sur Antenne 2, le 13 août 1976, Denis Roche indique que son sous-titre est le « caviardage d'une phrase de Malraux ».

En 1975, pour la célébration du 30<sup>e</sup> anniversaire de la libération des camps de déportation, André Malraux avait en effet conclu ainsi son discours devant la cathédrale de Chartres : « Ce n'est pas le bruit qui fait la guerre, c'est la mort. »

<sup>5</sup> L'entretien auquel Bernard Noël fait ici référence est celui que Denis Roche accorda en 1976 à Jean-Louis Ezine pour *Les Nouvelles littéraires* (n° 2519, « Roche, "ceci est mon cadavre" »).

Les deux sous-titres s'appellent irrésistiblement : ils se croisent, et de ce croisement, qui est aussi celui du pile et face, surgit la représentation la plus exacte qu'on ait donnée du travail de l'écrivain, qui est un baiseur baisé par la mort.

## L'auteur à quatre pattes

Le travail est l'en dessous des œuvres, comme la vie est au travail dans l'en dessous du corps. Sous la peau et sous le fini de l'œuvre se dissimule un en-train-de-se-faire, qui a pour ingrédients principaux la composition et la décomposition. Dans le travail, les contraires font l'amour, et bien entendu de cela l'on ne parle pas. La force première de *Louve basse* est de renverser ce bon ton : l'auteur s'y montre à quatre pattes, comme il aime aimer ses maîtresses – oui, le cul devant, et non pas pudiquement caché dessous à la missionnaire. Conséquence : Denis Roche se voit faire, et du coup le travail est porté à la surface<sup>6</sup>.

Il y a dans *Louve basse* treize parties ; en réalité, treize montages, jouant les uns sur les autres pour accélérer une transformation qui les mine et les creuse. On pourrait trouver à ces divers textes des références littéraires, dire ce qu'ils inventent, ce qu'ils doivent aux Américains, et comment cela se coupe, se pointe et se module – en passant par exemple du magnétophone à la machine à écrire –, mais il m'importe de souligner plutôt que c'est bien la première fois que le montage fonctionne comme *décharge* – et dans tous les sens possibles du mot. Le sexe décharge, les yeux déchargent des larmes, et le corps à la fin s'en va à la décharge<sup>7</sup>... Mais les mots, les mots qui grouillent comme vers sur la charogne du poète, les mots restent désespérément propres... Ah quel livre nous en déchargerait ! Quel mécrit ?

---

<sup>6</sup> p. 170 : « Klee dit : « Surface = surface de la ligne en marche » (cf. Paul Klee : *Théorie de l'art moderne* (Gallimard, folio essais, 1998) qui regroupe tous les textes théoriques parus du vivant de Paul Klee, et en particulier les *Esquisses pédagogiques*).

Dans *Notre Antéfixe*, Denis Roche écrit, p. 11-12 : « On le sait : il n'y a d'activité humaine, artistique ou non, encore moins littéraire, que de surface. Ainsi de milliards d'hommes appliqués par la plante des pieds sur l'immense pelouse de la terre et qui n'ont que faire du contenu [...]. / Ainsi, donc de la glace qu'on suce, l'absorbant de surface en surface, jusqu'à ce que cette surface ne soit plus qu'un point et que, dans cette fraction de seconde où cela se produit, il n'y ait plus rien. » (repris dans *La Disparition des lucioles*, 1982, p. 48).

<sup>7</sup> L'une des sections de la partie 11 de *Louve basse* s'intitule « Décharge publique ! » (p. 200-209). Elle se constitue d'une reprise, par fragments d'un texte éponyme : « DÉCHARGE PUBLIQUE » [« description d'une exposition de Bernard Dufour » ; daté « 31 décembre 1972 »] ; Paris, galerie L'œil, 26 janvier 1973.

L'expression “décharge publique” constitue l'un des leitmotifs de *Louve basse*.

Que change mécrire à écrire ? L'exhibition. Quand pile se montre, sans doute est-ce encore de la représentation, mais plus la même : le jeu devient grave à en rire. Décidément, l'écrivain peut encore raconter des histoires ; le mécrivain, lui, n'a qu'un matériau : son corps, coincé entre le pile et face. Et c'est cela la biographie : le coincement qui fait que ça doit absolument couler, par en haut, par en bas... Que ça vous écrase...

Évidemment, les intentions de Denis Roche, dans *Louve basse* et ailleurs, ne sont pas si univoques. Il y a chez lui, comme chez tous, un trop plein de face qui réclame : il veut être le plus intelligent, le seul, le vrai ; mais ce côté provocant ne l'empêche nullement – à la différence de tant d'autres – de s'offrir tout vif au pillage du pile. La provocation n'est qu'un brouillage supplémentaire. Et si, pour finir, juste avant l'exhumation de son cadavre, Denis Roche publie quatre fois son portrait – profil gauche, face, profil droit, dos – n'est-ce pas pour souligner, fût-ce avec une pointe de narcissisme, que c'est bien de lui qu'il s'agit ? Et pour de bon ! Littérature et guignol oui naturellement, chers amis, mais lits et ratures où l'on me l'a mis, car c'est moi qui meurs !

Il y a ainsi, derrière la parade, un pathétique très décapé : il ressort d'un « comportement individuel fulgurant<sup>8</sup> », et tel que dans le même jet de salive il décharge à la fois son angoisse et son humour. Ah, comme l'a dit l'Autre Bataille, mourir de rire et rire de mourir<sup>9</sup>...

---

<sup>8</sup> p. 110 : « à la triade habituelle Roi-Pouvoir, Bouffon-Écrivain, Confesseur-Professeur, c'est-à-dire cette bande [...] de gens qui ont des leçons à donner aux “autres” (moi), il faut opposer, en masse, mais aussi en hurlements de louves, en glapissements de rats, et en un véritable mur qui ne laisserait passer que de l'air et de la musique, un comportement individuel fulgurant, des tressautements rythmés et une course admirable, chacun occupé à ne plus être que son propre chien ».

<sup>9</sup> *Mourir de rire et rire de mourir* est le titre que Georges Bataille avait initialement donné à sa *Théorie de la religion* (cf. Georges Bataille : *Œuvres complètes*, tome VII ; Gallimard, 1976, p. 599 ; la préface de *Le Mort* (in Georges Bataille : *Romans et récits* ; Gallimard, collection La Pléiade, 2004, p. 406) se consulte de même avec grand intérêt).